



Je suis assis dans un wagon deuxième classe d'un train qui me ramène à Rouen. Côté fenêtre bien sûr. Cela fait une éternité que je n'ai pas revu les paysages verdoyants de la Normandie. Un an, à vrai dire, depuis que je suis parti à New York pour finir mes études de droit.

Nous sommes bientôt arrivés. Je reconnais le clocher de l'église. Dans cinq minutes exactement annonce la voix de l'hôtesse au haut-parleur. Je vois enfin le quai de la gare et tous mes souvenirs me reviennent subitement. Mon petit boulot d'agent d'accueil pendant l'été pour gagner un peu d'argent, ma rencontre avec Jala, la future Madame Roussel mais elle ne le sait pas encore, c'est une surprise, mes escapades nocturnes entre potes à boire quelques bières en contemplant les étoiles dans le champ des voisins, ma première mobylette, mon premier baiser, mes galères d'étudiants. Que de bons souvenirs maintenant que j'y repense. Tout m'est si familier, cela fait du bien de rentrer chez soi. Je descends du wagon et je respire profondément pour m'imprégner de cette atmosphère qui m'a tellement manqué. Immobile au milieu de la foule qui va et qui vient dans un flot continu, je prends quelques secondes de répit. Deux trois personnes me regardent interloquées, elles doivent se demander ce que je fabrique.

— *La numéro 3.*

— *Ca fait 20 euros, Monsieur.*

*Plus que deux minutes et j'ai enfin fini ma journée. Mais, je crois que j'ai parlé trop vite voilà le gros Robert qui s'amène, avec sa chemise tendue sur son énorme ventre poilu dont les boutons sont prêts exploser à chaque mouvement. Le gros Robert, c'est mon patron. Un gars quasiment obèse, qui a une étrange ressemblance avec un cochon et plein aux as. Il possède une dizaine de stations services dans toute la région et se trimballe tout le temps avec sa poupée de compagnie, Mila, une jolie blonde russe d'à peine vingt-cinq ans. Comme quoi, l'argent ça rend beau, je n'ai pas cette chance. Mais bon si j'étais à sa place, je pense que j'en profiterai aussi. Bref...Vous savez quel est le passe temps favori de mon boss ? Me pourrir la vie. Il passe tous les jours et chipote sur le moindre truc. Une étagère mal placée, une boîte cabossée, le papier dans les toilettes, une livraison en retard et j'en passe.*

— *Hé, Stéphane ! Tu iras nettoyer les toilettes avant de partir, m'ordonne-t-il froidement.*

*Vous voyez, c'est ce que je vous disais. C'est tous les jours la même chose. Il attend la dernière minute pour me demander de sortir les poubelles, de ranger une palette, de passer la serpillière ou n'importe quoi d'autre. J'en ai plus que marre de ce boulot d'autant plus que les toilettes doivent être dans un état désastreux. On est le premier samedi des grandes*

*vacances alors ils en ont vu défiler du monde. Mais, je ne vais pas trop me casser la tête. Une bouteille d'eau de javel et quelques coups d'éponge et le tour est joué. Cinq minutes montre en main. Terminé ! Je vais me changer et je ne remets plus les pieds dans cette maudite station-service jusqu'à mardi prochain. J'ai travaillé quarante-cinq heures cette semaine et j'en ai ma claque. Je suis devenu « l'esclave » de la station Alta.*

Je me dirige vers le parking où mon père m'attend. Il n'a pas changé en un an.

— Salut fiston ! Content de te revoir, me dit-il avec un large sourire.

— Moi aussi papa !

Il me serre dans ses bras quelque instants. Mon père n'a jamais été très démonstratif. Je peux vous assurer qu'il vient de se surpasser. Je sens qu'il est vraiment content que je sois rentré.

Nous prenons la route pour Doudeville, un village à une quinzaine de minutes de Rouen. Mon village. Je suis quasiment certain que mes parents m'ont préparé une surprise. Un repas, peut-être, avec toute la famille et Jala. Cela fait six mois que je ne l'ai pas vu, depuis qu'elle est venue passer les vacances de Noël avec moi. Je suis stressé et impatient de tous les revoir. Le trajet se passe en silence. C'est ce que j'apprécie avec mon père, nous n'avons pas besoin de mots pour nous comprendre.

Nous voilà devant la maison. Mon cœur bat à tout rompre. Mon père sort de la voiture et prend mes bagages dans le coffre.

— Je monte tes affaires dans ta chambre. Va dans le jardin, je pense que ta mère doit être entrain d'arroser son potager.

J'acquiesce avec empressement et me rend dans le jardin. J'ai hâte.

*Cela va me faire du bien de voir mes potes ce soir. C'est la pendaison de crémaillère d'Erica et John dit Johnny la banane pour les intimes. Je décide de m'arrêter chez le caviste du coin pour acheter une ou deux bouteilles de vin histoire de ne pas arriver les mains vides.*

*Leur maison n'est pas très loin de la station service si je me souviens bien des indications de Marc. Il faut que je prenne la N 27 en direction de Rouen jusqu'à Doudeville. Arrivé au village, je prends la première à droite après l'église et c'est la sixième maison sur ma gauche. Ça à l'air d'être ça. Il y a quelques voitures garées devant et j'entends des bruits de conversation et de la musique. J'arrive à trouver une place un peu plus loin et je me dirige vers la fête. J'ai à peine sonné que John m'accueille à bras ouverts.*

- Salut Stéphane, mon pote !
- Salut Johnny. Tiens, je t'ai apporté à boire.

- *Tu n'aurais pas dû. Ca me fait plaisir de te voir. Viens, je vais te faire faire le tour du propriétaire.*

*Quelques bises et quelques accolades plus tard, il me fait visiter les lieux. Et je dois avouer que c'est vraiment pas mal. Cette baraque doit faire 150m2 dans un style vieille ferme rénovée. La grande classe.*

Arrivé dans le jardin, ils sont tous là. Mamie Gentiane, tonton Henry et même la cousine Odette et bien sûr Jala. Quelle joie ! Après une bonne demi heure d'embrassades et d'effusions, tout le monde est presque remis de ses émotions et le repas peut enfin commencer.

Ce sont les femmes de la famille qui ont préparé les salades, les tartes et les gâteaux tandis que les hommes se sont occupés du barbecue. La nuit est douce et l'ambiance bon enfant mais je commence à ressentir la fatigue de mon voyage et du décalage horaire. Et puis, j'ai envie d'être un peu seul avec Jala. A une heure du matin, nous arrivons à nous éclipser discrètement. Elle m'a tellement manqué. C'est bon d'être dans ses bras, de sentir sa peau, de caresser ses cheveux. La nuit est à nous.

*Une grande partie des invités est déjà arrivé. Ca rigole, ça s'amuse, ça danse. Je me plonge tout de suite dans cette ambiance festive et prend un verre de ce punch coco-ananas qui m'a l'air délicieux. Quel bonheur ! Ce parfum, cet arôme, un vrai régal pour mes papilles. Il est descendu tout seul et je me sens bien mieux. Cette soirée s'annonce terrible. Je vais d'ailleurs prendre un autre verre.*

*L'apéritif s'éternise, je discute avec tout le monde de tout et de rien, du boulot, des vacances, des filles, de la vie. Le repas est enfin servi. Je pense qu'il est temps que je mange, ma tête commence à tourner. Depuis que je suis arrivé je ne fais que boire et je n'ai rien avalé de solide de la soirée. Au menu, grillades et salades accompagnées d'un rosé bien frais et en dessert, de la glace framboise-vanille et du champagne pour fêter comme il se doit l'emménagement de John et Erica. Le repas était top. Je suis bien, je suis détendu. Fini la fatigue et le stress de la semaine. Je suis d'humeur jovial et en pleine forme même s'il doit déjà être deux ou trois heures du matin. Tout le monde commence à partir mais je n'ai pas envie d'aller me coucher. Il me vient alors une idée : petite partie de poker. Mais pas n'importe quel poker, « notre » poker car nous avons une règle spéciale. Les gagnants ne gagnent rien mais les perdants doivent boire un verre de tequila cul sec. Ambiance garantie. John, Marc et Rico se joignent à moi et nous nous installons sur une des tables du jardin. Au*

*bout d'une demi heure, nous avons bu deux bouteilles de tequila à quatre et nous sommes obligés de nous arrêter car il ne reste plus aucune bouteille d'alcool. C'est bien dommage car on commençait à bien nous amuser.*

*En désespoir de cause, nous décidons de nous allonger sur les transats de la terrasse afin de regarder les étoiles à la recherche de « vaisseaux spatiaux ». Marc fait parti de l'amicale des extraterrestres. C'est très sérieux. Ils sont une trentaine dans son club à passer leur soirée sur internet à dénicher les derniers scoops ou photos d'ovni et à débattre de la véracité historique du secret de Roswell. Toutes les nuits sans nuage, il passe des heures à contempler le ciel. Rico sort un peu d'herbe et roule une cigarette qu'il fait circuler. Me voilà au paradis. Je me sens incroyablement bien. Tellement bien que je m'endors en quelques secondes.*

Je n'ai pas beaucoup dormi mais j'ai bien dormi. Il est huit heures, nous sommes dimanche matin et je suis déjà debout. Dehors, tout est calme, pas un bruit. C'est reposant après l'année que je viens de passer au milieu de l'agitation new-yorkaise.

Comme je suis réveillé, avant tout le monde, je vais préparer le petit déjeuner et acheter quelques croissants, de vrais croissants ! Pas ces ersatz que l'on vous sert aux USA ni des muffins ou des pancakes ! Non, de vrais croissants français qui sentent bon le beurre frais.

J'enfile un pantalon, un t-shirt et des baskets et je pars pour la boulangerie à pied. Il fait beau, l'air est frais et pur. J'ai envie de marcher et de me plonger dans le calme ambiant. Il n'y a pas grand monde dans les rues, j'ai l'impression d'être seul. C'est étrange, cela faisait longtemps. Cela fait du bien.

*Quand je me réveille, il est un peu plus de huit heures du matin. J'ai mal au crâne et mes oreilles bourdonnent. Ils sont tous partis et ils m'ont laissé là, sur la terrasse. Je vais rentrer chez moi et dormir toute la journée. Heureusement que je n'habite pas très loin car je me sens vide et épuisé. Je retrouve ma voiture sans trop de difficultés. Je mets le contact et m'engouffre dans la rue principale. Je roule doucement mais ne voyant personne je décide d'accélérer un petit peu pour arriver plus vite chez moi.*

J'aperçois la boulangerie de l'autre côté de la rue. Je sens l'odeur du pain chaud et mon estomac se met à gargouiller de plaisir. Pas de voiture à l'horizon, je traverse. Je m'avance tranquillement et c'est là qu'il surgit de nulle part. Il déboule au coin de la rue.

*- Dring ! Dring !*

*Tiens, téléphone ?! Qui ça peut bien être à cette heure, un dimanche matin ? A tous les coups c'est ma mère qui s'inquiète. Je jette un regard circulaire pour vérifier qu'il n'y ait personne sur la route et me penche sur le fauteuil côté passager pour l'attraper.*

Il ne me voit pas car il a la tête baissée, il cherche quelque chose. Il roule à vive allure et je pense que je n'aurai pas le temps de rejoindre le trottoir d'en face.

*Ca y est, je l'ai, je me dis fièrement alors que je relève la tête. Et c'est là que je le vois. Lui, en plein milieu de la route. Mais qu'est-ce qu'il fait là ? J'ai pourtant vérifié ! Il n'y avait personne il y a à peine deux secondes. Il faut que je freine tout de suite. Je ne sais pas si je vais pouvoir l'éviter. Pourquoi me regarde-t-il comme ça sans bouger ? Allez casse-toi ! Cours ! Fais quelque chose !*

Je vois son regard étonné quand il relève la tête, il appuie sur le frein mais il est trop tard. Je pense alors à mes parents et à leur dévotion pour moi, à Jala que j'ai demandé en mariage hier soir. Je pense à ma carrière d'avocat qui m'attend à New York, à mes deux enfants Enzo et Luciane que je n'aurais jamais. Je pense à ma future vie, celle que je ne vivrais pas.

*Je freine de toutes mes forces mais c'est trop tard, je ne peux rien faire, je le percute violemment. Son corps vole au dessus de ma voiture et tombe lourdement sur l'asphalte. Je finis par m'arrêter une vingtaine de mètres plus loin. Je sors précipitamment et je cours vers lui le portable à la main en composant le numéro des pompiers. Il est étalé sur le sol, il ne bouge pas. C'est bizarre parce qu'il n'y a pas une goutte de sang pas la moindre trace du choc comme s'il s'était simplement allongé sur le sol mais j'entends bien qu'il respire difficilement.*

Je vois son visage au dessus du mien. Un garçon brun aux yeux marron, au visage poupin. Je vois son regard troublé. Il a l'air totalement perdu, triste, déboussolé. Pourtant moi, je me sens bien. Je ne suis ni en colère ni inquiet. Une immense sensation de chaleur a envahit mon corps. Je n'ai aucune douleur, j'ai l'impression d'être plongé dans une bulle de coton.

*Son regard est si paisible et serein alors que je suis consterné et paniqué. Qu'est-ce que j'ai fait ? Ce n'est pas possible. Il ne va pas mourir. Dites-moi qu'il ne va pas mourir, que je ne l'ai pas tué. Il est trop jeune pour cela, il doit avoir mon âge tout au plus. Que dois-je faire ?*

*Je n'ai jamais suivi de cours de secourisme. Est-ce que je le déplace ? Est-ce que je dois lui faire du bouche à bouche ou un massage cardiaque ? Toutes ces questions s'infiltrèrent dans mon esprit comme du poison. Je suis incapable de bouger ni de penser correctement.*

Je vois d'autres têtes apparaître au dessus de moi. Ils sont maintenant une dizaine à me regarder avec effroi. Chacun y va de son petit commentaire « il faudrait le mettre sur le trottoir au lieu de rester en plein milieu de la route », « non j'ai lu qu'il ne fallait pas bouger les accidentés », « et si on lui mettait une couverture ? », mais en réalité, ils ne peuvent plus rien faire.

*Je suis totalement impuissant, je ne peux rien faire pour le sauver. Je ne peux qu'espérer. Espérer que les secours arrivent à temps, espérer qu'il vive encore. Je me focalise sur sa respiration qui se fait de plus en plus lente et difficile en priant de toutes mes forces n'importe quel dieu qui voudra bien m'écouter mais quelques minutes plus tard, c'est fini.*

Je suis mort ce dimanche matin du mois de juillet à 8h23, je n'ai que 26 ans.

*Mon âme est morte avec lui, cet inconnu, ce jeune homme que je ne connaissais pas, je n'ai que 24 ans.*